



Le Levant

Morgenland

7 décembre 2014
Journée de la Règle d'Or

N°103 / DÉCEMBRE 2014 / 4 €



Enseigner :
un enjeu
pour les chrétiens d'Orient

Avec l'Action Chrétienne en Orient

**Un service protestant de mission
au Liban, en Syrie, en Iran, en Egypte, en Arménie depuis 1922**

La journée annuelle de la Règle d'Or

Deuxième dimanche de l'Avent 7 décembre 2014

« *Tout ce que vous voulez que les gens fassent pour vous,
faites-le vous-mêmes pour eux!* »

Le Christ dans Matthieu 7, 12



Enfances orientales



Enseigner : un enjeu pour les chrétiens d'Orient

par **Thomas Wild**, secrétaire général de l'ACO Fellowship

L'enseignement public en France est de qualité, gratuit et obligatoire. L'enseignement privé protestant se résume au bel outil qu'est l'ensemble Lucie Berger - Gymnase Jean Sturm, collège et lycée à Strasbourg, en continuité avec la première université de Strasbourg, déjà fondée en son temps par les protestants.

En Orient, les choses sont bien différentes. Les missions protestantes, surtout anglo-saxonnes, ont créé en parallèle des Eglises et des écoles. Elles ont été les toutes premières, entre autres, à ouvrir une éducation de haut niveau aux filles. Mais, aujourd'hui, est-ce vraiment l'urgence que de poursuivre ces efforts, lorsque l'on est devenu une minorité dans la minorité chrétienne?

« Ici, on ne sait jamais si l'on pourra réaliser ses projets : tout peut basculer d'un jour à l'autre, même d'une heure à l'autre! » Celui qui s'exprime ainsi est libanais, il sait de quoi il parle, sous les coups de boutoir des islamistes fanatisés de Daech, des révolutions arabes que l'on n'ose plus appeler des printemps, des conflits régionaux qui changent la carte du Liban, de Syrie, d'Irak tous les matins. Et le Synode des Eglises protestantes arabes en Syrie et au Liban, dont il est le secrétaire général, doit redéployer ses forces : certaines Eglises ne désespèrent pas et connaissent une affluence impressionnante, d'autres ont été réduites simplement à mettre la clé sous la porte.



Les divers partenaires de l'ACO font tous des constats similaires. Et du coup, l'aide d'urgence à apporter aux victimes de ces séismes géopolitiques, dans laquelle sont investies toutes nos Eglises associées, pourrait être le sujet permanent de leurs préoccupations. Comment dans les conditions de précarité qui sont les leurs, peuvent-elles penser à l'avenir sur le long terme?

La présente édition du Levant est consacrée à la vie de nos partenaires à travers leurs efforts pour l'éducation et la formation. Venue de loin, on y découvre une volonté farouche de poursuivre l'investissement dans ce domaine. La qualité moyenne, pour ne pas dire déplorable, de l'éducation publique, n'explique pas tout. Préserver tout un héritage historique, former des générations futures à une meilleure vie, mais aussi éduquer à la tolérance, à l'esprit critique, à la non-violence : voilà quelques raisons pour lesquelles - même pendant la grande guerre civile du Liban de 1975 à 1990 -, les écoles ont continué et continuent à fonctionner.

Et aujourd'hui, en dépit des fonds qui manquent et des élèves qui ne peuvent plus payer leur scolarité, les Eglises ne baissent pas les bras et essaient de maintenir ou de faire redémarrer leurs écoles. Car elles savent que l'obscurantisme et l'ignorance sont les ennemis de l'humanité, de l'Evangile, de la vie! ■

Le Levant n° 103 | 85^e année : revue annuelle de l'Action Chrétienne en Orient, 7 rue du Général Offenstein, 67100 Strasbourg |

+33 (0)3 88 40 27 98 | aco.france@gmail.com | www.aco-fr.org | CCP: 135 36 Y Strasbourg.

Correspondant en Suisse : DM-échange et mission, Chemin des Cèdres 5, CH 1004 Lausanne +41 21 643 73 73 | secretariat@dmr.ch | www.dmr.ch.

Directeur de la publication : Albert Huber | **Équipe de rédaction :** Albert Huber, Sylviane Pittet, Marc Schoeni, Thomas Wild.

Collaborateurs pour ce numéro : Paul Haidostian (Beyrouth), Anie Boudjikianian (Beyrouth), Souheil Sahoud (Beyrouth), George Sabra (Beyrouth), Cécile Pache (Lausanne), Christine Lacoste (Beyrouth), Maureen Mahfouz (Beyrouth), Nesrine Choucri (Caire), Anaïs Greusard (Langres).

Maquette, imprimeur, dépôt légal : Serge Bitsch et Albert Huber | Valblor | 4^e trimestre 2014.

Couvertures : page 1: Chapelle du New Ramsès Collège au Caire | page 24: Enfants réfugiés syriens au centre Caritas de Zarka en Jordanie.

Photos : Albert Huber | pages 6, 13, 16: Thomas Wild | pages 8-10: Anie Boudjikianian | page 15: Cécile Pache | page 17: Hombeline Dulière | pages 22-23: 3 portraits CEOSS.

Le Levant, annuel: 4€ | **Eglise Missionnaire**, trimestriel avec un dossier ACO: 5€ [2,50€ à partir de 10 exemplaires]

Décryptage

L'éducation chrétienne et protestante : une pionnière

HIER, LES ÉTABLISSEMENTS SCOLAIRES CHRÉTIENS AU MOYEN-ORIENT - DU JARDIN D'ENFANT À L'UNIVERSITÉ - ONT FAIT ŒUVRE DE PIONNIERS. AUJOURD'HUI, QUE RESTE-T-IL DE CET ENSEIGNEMENT PRÉCURSEUR ?

Ecole arménienne voisine de l'église protestante arménienne Saint-Jean à Téhéran en Iran.



Beyrouth au Liban, où cet article a été rédigé, était connue dès l'ère préchrétienne pour être un centre important d'éducation et d'activité intellectuelle. C'est à Beyrouth que fut établie la première école de droit romain qui fut, jusqu'à sa destruction en 551, un prestigieux centre de jurisprudence. Un autre témoignage de la valeur accordée au savoir dans ce pays est la fondation de divers monastères dans le

Mont-Liban, peut-être dès les 5^e-6^e siècles, avec tout ce que cela représente en termes de pensée, de discipline, de parole et de prière. C'est au monastère de Qozhaya, au nord du Liban, que fut créée en 1610 la première imprimerie du Moyen-Orient; on y imprima d'abord les Psaumes en arabe et en syriaque. Une autre imprimerie en écriture arabe fut installée en 1734 dans le village de montagne de Khenshara (elle

appartenait au couvent de Saint-Jean). En 1834, l'imprimerie de la mission protestante américaine fut transférée de Malte à Beyrouth, où elle se concentra sur la production de littérature biblique et éducative en langue arabe. Voilà pour le cadre: au cours des âges, l'actuel Liban joua un rôle éminent dans l'éducation, à côté du patrimoine de villes comme Antioche, Jérusalem, Damas ou Alexandrie.

Un sol fertile pour l'éducation

L'une des premières institutions au Liban se rapprochant des « écoles » au sens moderne fut celle de Ain Waraqa, appartenant à l'Ordre maronite, fondée dans les années 1780 dans le cadre d'un séminaire pour futurs prêtres; suivirent l'école grecque-catholique de Ain Traz puis, en 1836, la première école grecque-orthodoxe de Beyrouth, avec le soutien des orthodoxes russes. La première moitié du 19^e siècle fut aussi l'époque des premières initiatives de la mission protestante américaine: traduction, publication, fondation d'écoles et d'universités dans tout le Moyen-Orient jusqu'à Constantinople. Les succès de ces initiatives dans le secteur de l'éducation poussèrent d'autres Eglises et confessions (catholiques, orthodoxes russes, luthériens allemands, anglicans) à s'engager dans ce domaine par la création d'écoles dans la région. Cette situation de concurrence fit de ce pays un sol fertile pour l'éducation, ce qui profita à toute la population. Il n'était pas rare qu'une modeste bourgade libanaise jouisse d'une école jésuite, d'une école américaine, d'une école russe et d'une école anglicane; ces établissements répondaient aux besoins de la population tout en faisant la promotion des valeurs de la mission ou du cercle ecclésiastique (local ou étranger) qui soutenait telle ou telle école. Les musulmans comptaient également parmi les bénéficiaires des écoles chrétiennes qu'ils fréquentaient largement.

Le Liban carrefour intellectuel

Petit pays aux multiples confessions religieuses, chacune avec ses institutions (écoles, imprimeries, monastères), et en même temps carrefour de cultures et de civilisations, le Liban devint un endroit idéal pour répandre le savoir et la foi. Là fut produite une grande quantité de littérature à destination de tout le monde arabe. C'est là aussi que des courants de nationalisme et de renaissance littéraire fleurirent, c'est de là qu'ils se répandirent dans d'autres pays. Deux universités en particulier ont eu un impact unique dans tout le Moyen-Orient: l'Université Américaine¹ de Beyrouth, fondée en 1866 par la mission protestante américaine¹, et l'Université Saint-Joseph, fondée par les pères jésuites en 1875.



Aujourd'hui encore, après moult guerres, destructions, fuite des cerveaux et j'en passe, le Liban est connu comme le carrefour intellectuel du Moyen-Orient, s'enorgueillissant de plus de 40 universités et de près de 3 000 établissements scolaires, privés et publics. Selon le rapport 2009-2010 de l'Administration centrale des statistiques, la population libanaise est composée à 32 % d'élèves et d'étudiants. Dans les universités, le nombre des étudiantes dépasse de 6 % celui des étudiants. Le taux d'alphabétisation est l'un des plus élevés au Moyen-Orient. Les écoles privées, dont plusieurs centaines d'établissements chrétiens, attirent plus d'élèves que les écoles publiques; leur niveau est souvent plus élevé que celui des écoles publiques et leur reconnaissance internationale souvent meilleure. Bien des diplômés d'institutions libanaises ont acquis de la notoriété, et ceci un peu ●●●

Sortie de l'Université américaine de Beyrouth, fondée en 1866 par la mission protestante américaine.



Vernissage à l'Université Haigazian, fondée en 1955 par l'Eglise évangélique arménienne à Beyrouth.

●●● partout dans le monde; polyglottes, ils sont à l'aise dans plusieurs cultures et peuvent se mouvoir dans des modes de pensée multiples. Dans tout cela, le rôle de la communauté chrétienne et de ses institutions éducatives est toujours d'une importance cruciale. Malgré tout, les décideurs dans le domaine de l'éducation au Liban ne se montrent pas satisfaits de la situation actuelle, et des efforts sont en cours pour atteindre ou préserver le plus haut niveau possible.

L'initiative d'ordres monastiques

L'histoire de l'éducation au Liban ressemble, à des degrés divers, à celle de bien des pays du Moyen-Orient tels que la Syrie, l'Irak, l'Iran, la Palestine,

l'Égypte ou la Turquie. La plupart des premières écoles et institutions éducatives qui ont été créées dans ces pays l'ont été grâce à l'initiative d'ordres monastiques, à la concurrence entre confessions religieuses locales pour atteindre la population, mais aussi à l'activité missionnaire de catholiques et de protestants venus d'ailleurs. Le système de *millet* de l'Empire ottoman², qui octroyait des droits particuliers aux groupes religieux minoritaires, a contribué à cette diversification; le système éducatif décentralisé qui prévaut en partie jusqu'à aujourd'hui en est le fruit.

Il a été question jusqu'ici des populations arabes du Moyen-Orient; mais on peut dire la même chose de la nombreuse population arménienne en Arménie occidentale et en Turquie. Cette histoire-là concerne aussi les Grecs, les Chaldéens et les Syriaques. Pendant et après la Première Guerre mondiale, suite au génocide des Arméniens et aux massacres et déportations qui ont aussi touché d'autres populations chrétiennes, les systèmes scolaires tels que décrits ci-dessus, avec leur dynamique propre, ont émigré ailleurs avec les populations déplacées. La haute main religieuse sur les systèmes éducatifs, qui n'est pas sans problèmes, a eu l'avantage de préserver ce qui pouvait l'être au travers de tous ces bouleversements démographiques; en effet, ce qui fermait dans une région réapparaissait sous une autre forme dans une autre région. Témoin l'exemple suivant, qui a trait à l'activité éducative de la mission américaine parmi les Arméniens et d'autres minorités chrétiennes: en 1913, peu avant le génocide, il y avait sur le territoire de la Turquie actuelle 10 institutions universitaires avec un total de 1748 étudiants, 46 internats et lycées avec un total de 4090 élèves, 8 écoles professionnelles et près de 400 écoles qui desservaient principalement la population arménienne. Ces institutions étaient portées par la mission américaine mais aussi, de plus en plus, par les Églises évangéliques arméniennes sur place. A la fin de la Première Guerre mondiale, la plupart de ces institutions avaient fermé leurs portes; malgré tout, environ un dixième de ce qui existait avant fut recréé dans des villes comme Alep, Beyrouth, Homs, Damas, Le Caire, Alexandrie ou Athènes. Certaines de ces institutions continuent de fonctionner avec succès à ce jour.

¹ Le nom de cette mission: American Board of Commissioners for Foreign Missions.

² Dans l'Empire ottoman, les communautés religieuses minoritaires (qu'elles soient musulmanes, comme les chiïtes, les druzes et les alaouïtes, ou juives ou chrétiennes) étaient dotées de statuts particuliers qui, certes, limitaient leurs droits (et créaient des disparités entre elles selon le principe «diviser pour régner»), mais leur conféraient aussi une large autonomie en matière de droit matrimonial, de droit des successions ou, justement, dans le domaine de l'éducation (NDLR).

Aujourd'hui, plusieurs dizaines d'institutions éducatives chrétiennes, y compris protestantes, continuent de servir efficacement la société au Liban, en Syrie, en Palestine, en Jordanie et en Égypte, pour nommer les principaux pays.

Les Églises protestantes arabe et arménienne

Pour ce qui est du réseau d'institutions des Églises protestantes arabe et arménienne au Liban et en Syrie (plus de 30 écoles au total), avec à leur sommet la faculté de théologie³, il faut noter que leur identité chrétienne ne s'exprime pas par un particularisme confessionnel, mais par le souci de traduire l'Évangile du Christ dans la vie quotidienne. Ces écoles s'efforcent de répondre aux caractéristiques suivantes: par leur focalisation sur la Parole, elles accordent une place de choix au raisonnement logique. Par leur accent sur la foi, elles maintiennent ouvert le débat entre science et religion. Par leur insistance sur l'appel à suivre le Christ, elles maintiennent vivantes les notions de discipline et de responsabilité. Par leur volonté de servir toutes, tous et chacun dans l'amour, elles rendent la cohésion sociale possible. Par leur tradition (qui remonte aux origines) de pourvoir à l'éducation des filles et des femmes, elles contribuent à l'équilibre social. Par leur pratique du partenariat international, elles introduisent l'idée d'une citoyenneté mondiale. Par leur adoption des programmes scolaires nationaux, elles permettent à chaque pays d'améliorer son niveau éducatif. Par leur encouragement des activités hors programme scolaire, elles promeuvent une éducation holistique et une croissance équilibrée. Par leur suivi individuel de chaque étudiant, elles aident chacune et chacun à développer au mieux son potentiel.

Jusqu'à quel point les écoles chrétiennes, et protestantes en particulier, remplissent-elles aujourd'hui leur mission avec succès? Vaste question. Survivront-elles aux menaces à leur sécurité dans un pays (Syrie), aux défis démographiques dans un autre (Palestine), à une situation financière plus que préoccupante dans un troisième (Liban)? Voilà bien des soucis majeurs. Mais ce qui est sûr, c'est que les écoles qui sont encore ouvertes aujourd'hui en Syrie donnent de l'espoir et un minimum de normalité à leurs étudiants et à leurs familles, qui vivent dans la terreur. Les écoles au Liban forment des étudiants hautement qualifiés qui savent apprécier la coexistence pacifique avec tous les autres, qui voient l'Évangile libérer leurs énergies, qui envisagent la possibilité d'une éthique et d'une discipline de vie dans ce monde post-moderne. Et pour poser une question qui va plus loin et plus profond: dans les temps difficiles que nous vivons et



Culte avec les élèves de l'école protestante arménienne de la rue Mexique à Beyrouth.

avec la concurrence accrue entre établissements scolaires, est-ce que le système actuel d'écoles soutenues par les Églises se contente de vivre de sa réputation héritée du passé? Ou est-ce qu'il se renouvelle dans ce qui fait sa force, à savoir l'ancrage dans l'Évangile et la qualité exigeante de l'enseignement?

En fin de compte, les écoles chrétiennes (et aussi protestantes) dans le Liban d'aujourd'hui demeurent un signe fort d'espoir dans un contexte de résignation, de négativisme et de défaitisme. Prenons l'exemple de l'Université Haigazian: fondée en 1955 par l'Église évangélique arménienne à Beyrouth, elle a repris le flambeau de ce qui a été perdu en Cilicie il y a une centaine d'années à cause du génocide; la flamme n'a pas pu être étouffée. Mais une institution chrétienne n'est jamais un monument inerte; elle renouvelle sa mission pour servir ceux et celles qui vivent ici et maintenant, afin de préparer l'avenir. Chaque école chrétienne dans chaque pays du Moyen-Orient est un témoignage vivant de la bonté de Dieu et une espérance pour des lendemains meilleurs, même si le message d'ouverture et de pardon n'atteint que le petit groupe de personnes qui sont formées dans ces institutions. En éducation comme dans le ministère chrétien, on commence par une vie à la fois, aujourd'hui. ■

DR. PAUL HAIDOSTIAN

pasteur, président de l'Université Haigazian à Beyrouth
traduit de l'anglais par Marc Schoeni

³ Near East School of Theology (NEST) à Beyrouth; voir l'article du Dr. George Sabra dans ce même numéro (NDLR).



Mémoire

L'école et la guerre

TRAVAILLEUR SOCIAL À BEYROUTH, ANIE BOUDJIKANIAN REVIENT SUR QUINZE ANNÉES DE GUERRE OÙ L'ÉDUCATION S'EST POURSUIVIE ENVERS ET CONTRE TOUT AU LIBAN. AVEC DES CONSÉQUENCES AUJOURD'HUI ENCORE. TÉMOIGNAGE.

Avant la guerre de 1975, le Liban, pays multiculturel, a joui d'une renommée éducative qui a attiré bon nombre d'étudiants étrangers du Proche et Moyen Orient ainsi que des Etats-Unis, d'Europe et d'Afrique pour des programmes d'échange interuniversitaire. Notons au préalable qu'au Liban, les parents ont le libre choix des écoles en dehors de leurs secteurs géographiques, des cars assurant le transport des élèves tous azimuts. Si le réseau d'Ecoles Publiques est insuffisamment équipé pour atteindre un large éventail d'élèves, principalement à la campagne, par contre les Ecoles privées - et celles appartenant aux différentes communautés religieuses

chrétiennes et musulmanes - accueillent et assurent une éducation de qualité à la majeure partie des Libanais.

Les débuts

Dès le mois de septembre 1975 commencent des tueries sans merci, nettoyages ethniques, déplacements de populations, création de lignes de démarcation, pénurie et marché noir de l'essence. Les magasins du centre-ville sont pillés et incendiés par des miliciens de tout bord et il en est de même du port de Beyrouth. Sans courant électrique, la ville est entière-

ment plongée dans le noir. Il n'y a plus de communications téléphoniques. L'eau courante subsiste uniquement dans les quartiers situés au niveau de la mer. Les queues sont longues devant les points d'eau et les boulangeries. Les pères de famille se retrouvent sans emploi.

Au vu de cette situation hors du commun pour le pays, toutes les écoles restent fermées durant l'année scolaire 1975-1976. D'ailleurs nul ne peut se déplacer sans risque pour se rendre à l'école même si celle-ci aurait ouvert ses portes. Autant dire que les enfants n'ont pas beaucoup de choix. Dans le meilleur des cas, l'abri où ils se rendent en famille compte un instituteur ou un bénévole pour les occuper durant quelques heures par jour. L'abri, c'est un lieu de proximité où s'organisent des classes, des groupes de prière, des chorales. L'entraide y est plus ou moins organisée suivant les talents et disponibilités du voisinage.

Dans certains quartiers bien circonscris, comme c'est cas de notre Centre d'Habitations Sociales EHLAN, les activités d'été et d'hiver se succèdent sans interruption, moyennant une petite compensation aux équipiers pour assurer leur survie. L'entraide entre générations va laisser des souvenirs inoubliables, c'est en quelque sorte l'école de la brousse.

Toute une année s'écoule donc sans une lueur d'espoir. Même si les écoles n'ont pas encaissé les écolages des élèves, elles se sentent obligées de payer les instituteurs pour assurer leur survie et leur continuité. Beaucoup de banques sont fermées et le transport de sommes au-delà des lignes de démarcation est risqué. Les meilleurs instituteurs quittent le pays s'ils en trouvent le moyen.

Avec la guerre qui continue et le déplacement des populations, les écoles vont se déplacer à leur tour ou ouvrir une seconde branche dans une autre zone, afin de sauvegarder leur clientèle et de remplir leur mission. Malheureusement, certains établissements et universités se trouvant sur des lignes de démarcation, ont non seulement assisté à la démolition de leurs bâtiments, mais déploré aussi la mort de certains de leurs professeurs.

Que faire pour son enfant ?

Face à l'éducation de leurs enfants, les parents doivent prendre de sérieuses décisions à plus d'un niveau : les cars d'écoles sont-ils une alternative sûre ? Faut-il imaginer des études à l'étranger pour ses enfants ? Comment financier leurs études quand on n'a plus d'emploi et même pas de quoi nourrir correctement sa famille ? Et si les études se font à l'étranger, comment obtenir ensuite les équivalences de retour au Liban ?



1979 à Beyrouth, au Centre d'Habitations Sociales. Fête des classes improvisée : une pièce de théâtre mettant en scène les sciences naturelles : agriculture, nutrition, cuisine, arithmétique pour les comptes, sciences sociales. Le tout en bon voisinage.

Vers 1984, le Ministère de l'éducation émet des listes concernant les équivalences des diplômes reçus à l'étranger, ce qui permet le retour de certains au pays. Il y a également des retombées de l'éducation condensée délivrée par les écoles durant les quinze années de guerre. Sachant que la fréquentation des classes est liée aux problèmes sécuritaires imprévisibles, il arrive que deux années scolaires soient condensées en une seule.

Comme on n'est jamais sûr de pouvoir se rendre à l'école le lendemain, on ne se creuse pas les méninges à la lumière de quelques bougies ou une lampe à gaz ou mazout. Cela est vrai tant pour l'élève que pour l'instituteur. Autre sentiment négatif, le fait d'écouter sans arrêt les nouvelles qui font état des tueries engendre auprès des élèves cette prédisposition : il suffit d'une cartouche pour mourir, alors à quoi bon étudier ? De plus l'écolage étant cher et le père de famille sans emploi, ne vaut-il pas mieux chercher à apprendre une profession pour gagner sa vie plutôt qu'étudier ?

Etant travailleur social, j'ai eu l'immense plaisir de goûter au bonheur de ces enfants autrefois privés d'une éducation rudimentaire, d'assister à la remise de diplôme universitaire de leurs propres enfants trente ans plus tard. Ils disaient : « Nous avons subi les retombées de la guerre, mais nos enfants peuvent accomplir notre rêve ». Le prix du sacrifice de ces parents n'est pas minime !

Autre conséquence d'une guerre qui prive les enfants de la poursuite d'une éducation normale, le niveau d'études baisse, ce qui se traduit surtout lorsque certains fortunés parviennent à l'université, ●●●

1979 à Beyrouth, aux jardins-studios pour 3^e âge du Centre d'Habitations Sociales pour Libanais Arméniens, lieu de travail d'Anie Boudjikianian. Les élèves du Jardin d'enfants participent au programme hebdomadaire des personnes du 3^e âge. Qu'il s'agisse des classes improvisées pour enfants, activités, fêtes pour les petits et les grands, malgré les pires années de guerre et de destruction, la volonté de survie a toujours triomphé.



●●● sans avoir les connaissances nécessaires. Le port d'armes revêt souvent un intérêt prioritaire. La guerre suscite une transformation psychologique profonde auprès des jeunes. Cet état d'esprit devient en quelque sorte permanent: «*Tout nous est permis: violence, agressivité, oisiveté, car nous sommes des enfants de la guerre*». L'éducation de la rue que propose la guerre à la place de l'école expose les adolescents à la violence et à son acceptation inconditionnelle.

Les jeunes, ces héros

A contrario, beaucoup de jeunes font preuve d'actes de bravoure durant ces années de guerre. Nombres d'entre eux transfèrent des blessés aux hôpitaux ou aux centres dispensant des soins au prix de leur propre vie. D'autres aident à la distribution de vivres ou d'eau potable dans les quartiers exposés, certains surveillent leur quartier contre les poseurs de bombes ou l'infiltration de miliciens.

Dans le Liban d'avant 1975, la mosaïque d'appartenances confessionnelles et ethniques n'était pas uniquement propre au Parlement et aux Ministères libanais. Il s'agissait d'une réalité vécue à tous les niveaux de la société. Dans les quartiers, les chrétiens, musulmans, druzes et juifs vivaient côte à côte, même si certains quartiers étaient moins mixtes que d'autres. Ils fréquentaient les mêmes écoles sans jamais se poser la question de la religion à laquelle appartenait tel ou tel camarade de classe. En période de guerre, ce climat de fraternité cède aux lignes de démarcations, à la présence de francs-tireurs et à la méfiance réciproque. A un point tel qu'aujourd'hui, vingt-quatre ans après la fin de la guerre, des clivages virtuels demeurent dans les esprits des citoyens, les empêchant non seulement de cohabiter, mais aussi de circuler avec confiance.

De fait, il n'est pas rare que les étudiants libanais d'aujourd'hui ne rencontrent et connaissent des élèves d'autres religions qu'une fois à l'Université ou



Noël 1980 à Beyrouth, au camp Sandjak de Bourj Hammoud, quartier populaire arménien. Les personnes du 3^e âge du Centre d'Habitations Sociales rencontrent celles du mini Centre Social du camp Sandjak, bidonville démolie à 75 % lors des bombardements des quartiers Est de Beyrouth par l'armée syrienne en septembre 1978. A la demande de la Fraternité des Petites Sœurs de Jésus et des autres habitants du quartier, le Centre d'Habitations Sociales a assuré la reconstruction et la rénovation du quartier évitant l'expulsion des habitants, considérés comme «illégaux.»

dans le monde du travail. Certains efforts traduisent le désir des Libanais de dépasser cet état d'esprit, qui ne cesse malheureusement d'être alimenté par les guerres locales et régionales. Ainsi le Ministère de la Jeunesse et des Sports a organisé des Camps de jeunes mixtes dans différentes régions du pays. L'association *Adyan* (Religions) multiplie ses activités de connaissance mutuelle au niveau de groupements de réflexion de différentes religions. Ouverte voilà 60 ans, l'*Haigazian University* de l'Union des Eglises Arméniennes Evangéliques du Proche Orient, offre à plus d'un millier d'étudiants et de professeurs un espace de connaissance mutuelle profonde.

Citoyenneté et futur

Si l'enseignement semble a priori un sujet privé, propre à l'éducation de l'enfant, on sait qu'il concerne un pays entier, avec son passé, son présent et les perspectives d'avenir des générations futures. L'enseignement constitue la colonne vertébrale d'une nation. Une guerre qui a duré pendant plus de quinze ans, suivie d'une période de crise économique à la fois locale et mondiale, prive nécessairement une nation de sa matière grise, partie à l'étranger pour toujours, laissant derrière elle un troupeau désorienté sans pasteur. Qui osera gérer les structures d'un pays en dérive ? Et comment ne pas succomber à une nouvelle mainmise dévastatrice dans le futur ? Armistices et traités peuvent rester lettres mortes s'ils ne sont pas cimentés par l'esprit du pardon, de justice et de réconciliation. L'avenir nous dira dans quelles mesures nous adultes avons fait preuve de notre attachement à ces valeurs divines durant et après ces années de guerre. ■

ANIE BOUDJIKANIAN

Beyrouth
avec Sylviane Pittet

L'éducation protestante arabe

Deux écoles pour une église

L'ŒUVRE SCOLAIRE DU SYNODE EVANGÉLIQUE DE SYRIE ET DU LIBAN : RÉALITÉS ET DÉFIS.

L'œuvre scolaire fondée par les missionnaires presbytériens américains, remonte à 1835 quand ouvre la première école pour filles en tant qu'*Ecole Arménienne de Filles*. On raconte l'histoire d'un missionnaire américain en poste au Liban, probablement le pasteur, docteur en théologie, Cornélius van Dyke, qui disait à un ami: «*je vais dans un village dans le sud du Liban, pour construire une église et deux écoles*». Cet ami, étonné, lui dit «*Je comprends que tu veuilles construire une église mais pourquoi une école ?*» Réponse: «*l'église ne pourra pas survivre sans l'école*». Et pourquoi deux écoles? «*Les frères catholiques se dépêcheront de construire une école catholique, pour protéger leurs enfants de nous autres protestants. Ce sera alors un atout pour le village*». Ecoles et églises marchent en parallèle depuis l'origine du Synode évangélique. C'est un fait historique: les écoles et universités évangéliques ont grandement contribué à la renaissance de l'éducation au Liban et en Syrie comme dans d'autres pays du Moyen-Orient.

Le **Synode Evangélique** administre deux types d'écoles. Des écoles gérées par des églises locales, qui sont en Syrie: Homs, Alep, Hassake et Kamishlié. Et aussi des écoles gérées par le Synode et situées au Liban: Rabieh, Saida, Tripoli, Zahle, Nabatieh, Kab Elias et Khirbit Kanafar, ainsi que le Lycée d'Alep, en Syrie.

Pour les écoles en Syrie, la crise liée à la guerre a fait chuter sévèrement le nombre d'étudiants. Par exemple, l'école de Homs, 1600 élèves, en a perdu près de 1000. Le Lycée d'Alep, 600 étudiants, n'en a plus que 60.

Les **écoles au Liban** comptent près de 6000 élèves. Notre ministère évangélique, dans les régions chrétiennes, s'exerce lors de cultes du matin, dans l'enseignement de la Bible et la célébration des événements majeurs, comme Noël, le dimanche de la Réforme et d'autres encore. Mais dans les régions non chrétiennes, nous essayons de garder nos valeurs évangéliques: le respect des autres, la liberté de pen-



sée et l'enseignement de la modération, là où le fondamentalisme est en pleine expansion.

De toute évidence nos écoles doivent faire face à des défis difficiles, comme la hausse constante des salaires des professeurs, l'augmentation des frais de scolarité pour les étudiants, la constante réhabilitation des bâtiments et le recrutement de professeurs compétents pour assurer une certaine excellence dans l'enseignement.

Mais au milieu de ces défis, de cette insécurité, du fondamentalisme et parce que le Synode Evangélique croit en l'appel de Dieu pour continuer à Le servir dans cette partie tourmentée du monde, nous construisons de nouvelles écoles, restaurons les anciennes ici et là, fournissons à toutes l'avance technologique dont elles ont besoin pour rester un instrument d'espoir, d'amour et d'unité dans cette région qui souffre. ■

SOUHEIL SAOUD

pasteur, secrétaire du Comité des affaires pédagogiques et d'éducation, Synode Evangélique de la Syrie et du Liban

A l'école du Synode évangélique à Alep.

«*Pour les écoles en Syrie, la crise liée à la guerre a vu chuter sévèrement le nombre d'étudiants.*»

L'enseignement de la théologie

Comment devient-on pasteur aujourd'hui au Proche-Orient ?

DÉFIS ET PERSPECTIVES POUR LA NEAR EAST SCHOOL OF THEOLOGY, LA NEST¹, LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE BEYROUTH.



L'imposant bâtiment de la faculté de théologie protestante, la NEST au cœur de Beyrouth.

Il y a plus d'une manière de devenir pasteur aujourd'hui dans une Eglise protestante ou évangélique au Proche-Orient. Cela dépend de la tradition ecclésiastique dont on est issu, mais aussi de la conception de base qui sous-tend la formation théologique dispensée par l'institution se rattachant à cette Eglise. La Near East School of Theology (NEST) est aujourd'hui un séminaire interdénominationnel, géré en commun par des Eglises issues des trois traditions historiques de la Réforme: réformée, anglicane et luthérienne. Cette institution est strictement liée aux Eglises. La conception de la formation théologique y est héritée de la tradition presbytérienne (réformée) américaine, car à l'origine, le séminaire avait été fondé par des missionnaires presbytériens américains (1869). Pour comprendre le fonctionnement et la pédagogie d'un séminaire comme la NEST, il faut donc partir de l'idée qu'on se faisait de la formation pastorale dans le nord-est des Etats-Unis.

Ce n'est que vers la fin du 18^e siècle qu'on a établi des institutions appelées séminaires. Auparavant, la formation des candidats au ministère se déroulait dans le bureau du pasteur principal d'une paroisse. Un ou plusieurs candidats accompagnaient le pasteur dans ses visites, prenaient une part active au culte et étaient exposés à tous les actes pastoraux ; parallèlement, ils étudiaient la Bible, l'histoire de l'Eglise, la doctrine, etc. dans le bureau du pasteur. C'était une forme d'apprentissage, un dosage de théorie et de pratique sous la conduite d'un homme, le pasteur principal. Il allait de soi que les étudiants étaient membres d'une paroisse ; il fallait être membre d'une paroisse, vu qu'on se préparait à servir une paroisse. Quand des facultés de théologie (séminaires) furent mises en place, elles reprirent la part de la formation dispensée auparavant par le pasteur dans son bureau. Mais la partie pratique de la formation se passait toujours en paroisse, sous



Un groupe d'étudiants à la NEST.

supervision, en parallèle avec les cours. La faculté (le séminaire) devint ainsi le lieu où la part théorique de la formation était dispensée de manière rigoureuse et systématique, « académique ». La vie au séminaire incluait le culte en commun, mais ce dernier n'en constituait pas le centre. Au séminaire, les étudiants passaient le plus clair de leur temps à acquérir et intégrer des connaissances, tout en restant sous influence pastorale. Une *piété authentique* était attendue des étudiants comme condition préalable à leur admission au séminaire. Leur piété y était nourrie jusqu'à un certain point, mais le lieu par excellence de nourriture de la piété restait la paroisse à la vie de laquelle les étudiants participaient. Après l'achèvement des études académiques, c'est cette paroisse qui, en règle générale, consacrait l'étudiant au ministère pastoral².

Le modèle ainsi décrit sous-tend encore et toujours la formation théologique dispensée à la NEST.

Les Eglises protestantes locales, au service desquelles le séminaire a été institué, constituent toujours la principale source de recrutement des étudiants. C'est la paroisse qui discerne les vocations en son sein : le pasteur perçoit chez un individu « les signes clairs de la piété et de la vocation » et l'encourage à s'engager plus profondément au service de l'Eglise ; si l'individu en question est prêt à entrer dans la démarche, le pasteur ou le conseil presbytéral le recommande aux

instances synodales ou à l'évêque (dans les Eglises anglicane et luthérienne) pour la préparation au ministère. Si le candidat s'avère qualifié sur le plan spirituel et sur le plan intellectuel, les instances synodales ou l'évêque le recommandent à la NEST. Il faut souligner que la grande majorité des étudiants au cours des années a été admise au travers de ce processus. Ils sont envoyés par une Eglise. Ils ne viennent pas étudier la théologie pour leur propre compte, pour ensuite s'adresser à une Eglise en vue d'un poste pastoral. Cela veut dire qu'en adoptant une personne comme candidat-e au ministère, l'Eglise s'engage à ce que cette personne reçoive effectivement un enseignement et que toutes ses dépenses soient couvertes, tout en lui garantissant un poste au terme des études. Tout au long des années d'études, ●●●

¹ Faculté de théologie du Proche-Orient, à Beyrouth ; fondée par des missionnaires américains, elle appartient aujourd'hui à quatre Eglises : Synode Evangélique National de Syrie et du Liban (presbytérien) – Union des Eglises Evangéliques Arméniennes au Proche-Orient – Eglise épiscopale (anglicane), diocèse de Jérusalem – Eglise Evangélique Luthérienne de Jordanie et de Palestine.

² Le modèle presbytérien américain, bien que synodal, comporte des éléments de congrégationalisme. Si ce sont bien les instances synodales qui certifient qu'un candidat est apte à être consacré (examens de consécration), la cérémonie elle-même se déroule dans le cadre de la paroisse à laquelle appartient le candidat. C'est d'ailleurs cette paroisse qui, au départ, doit adresser la demande de consécration du candidat.

●●● L'Eglise du candidat reste constamment en contact avec lui ; elle l'accompagne et supervise sa formation pratique (tâches diverses au service d'une Eglise pendant les semestres d'études, vacances d'été). Les Eglises diffèrent quant au moment de la consécration au ministère, mais toutes font du titre universitaire obtenu au terme des études une condition pour la consécration.

Au vu de ce qui a été dit, il est clair qu'un séminaire tel que la NEST dépend surtout des Eglises partenaires pour recruter des étudiants. Ainsi, les effectifs étudiantins décroissent significativement quand les Eglises n'ont pas de vacances de postes pastoraux, ou quand elles n'ont la capacité de financer qu'un nombre limité de candidat-e-s au ministère. Un autre problème, qui affecte autant le nombre que la qualité des candidat-e-s, tient au fait qu'il n'est pas facile de motiver les bonnes personnes pour le ministère. Un jeune homme, une jeune femme a besoin, pour s'engager plus profondément dans la vie spirituelle

et le service, d'un modèle qui l'inspire ; malheureusement, ces modèles humains manquent trop souvent dans l'Eglise. Ajoutez à cela le fait qu'aujourd'hui, au Proche-Orient, une carrière ecclésiastique n'a rien d'attirant, économiquement et socialement. Il est bien connu que les salaires pastoraux au Proche-Orient (et pas seulement au Proche-Orient) sont particulièrement bas. Socialement parlant, la carrière ecclésiastique est très mal considérée de nos jours ; on y voit un refuge ou un pis-aller pour ceux qui ne réussissent pas ailleurs. Bien des parents cherchent à dissuader leurs enfants de poursuivre une telle carrière.

Comment les choses se passent-elles une fois les études commencées ? La plupart des étudiants de la NEST sont issus de milieux conservateurs, socialement et religieusement. En arrivant, ces étudiants ont des attentes qui ne peuvent pas toujours être satisfaites. Ces jeunes hommes et ces jeunes femmes s'attendent à ce que le séminaire renforce leur foi, intensifie leur zèle spirituel, confirme et approfondisse leur connaissance de la Bible et des doctrines chrétiennes et leur



Un ancien étudiant de la NEST, Firas Farah, pasteur en poste à Kamischlié au nord de la Syrie.

fournisse tout le savoir-faire nécessaire au travail pastoral. Peu après avoir entamé leurs études, ils font l'expérience d'une certaine aliénation. Les convictions qu'ils ont acquises à l'école du dimanche ou au groupe de jeunes sont ébranlées. Ils sont exposés à de nouvelles manières de lire et de comprendre la Bible, à de nouvelles perspectives sur l'histoire et les doctrines de l'Eglise. Ils apprennent qu'il existe d'autres manières d'être évangélique ou protestant que la leur (la NEST étant un séminaire protestant interdénominationnel) et d'autres manières d'être chrétien (la NEST a une orientation œcuménique clairement assumée). L'aliénation, la crise, la désorientation, tout cela fait partie de l'expérience vécue au séminaire. Avec le temps, la plupart des étudiants arrivent à surmonter cela, mais des défis demeurent : comment intégrer l'académique et le spirituel, non seulement durant leurs études, mais aussi plus tard, dans les paroisses où ils vont prêcher, enseigner, accompagner les gens ? Si la relation entre la paroisse et le sémi-

naire n'est pas optimale, si elle est déséquilibrée, alors le séminaire ne peut pas bien faire son travail, car sa tâche n'est qu'une partie de la formation ; alors, la paroisse va en souffrir, ou être déçue par le pasteur sorti du séminaire. Parce que la NEST continue d'opérer selon un modèle de synergie avec l'Eglise, le succès de la formation théologique et pastorale qui y est dispensée dépend de la qualité de la relation avec l'Eglise. Mes 28 années d'expérience de l'enseignement théologique au Moyen-Orient m'ont cependant appris que le facteur le plus important de réussite d'une telle formation est la maturité personnelle et spirituelle des candidats, ainsi que leurs capacités intellectuelles. Un séminaire comme la NEST travaille une matière première qui préexiste à la formation. Cette matière humaine se façonne et grandit dans les Eglises, et la qualité du résultat dépend de cette maturation en amont. ■

DR. GEORGE SABRA

président de la NEST, Beyrouth
traduit de l'anglais par Marc Schoeni

Témoignage

« Etudier au Liban a été une chance exceptionnelle ! »

DANS LE CADRE DE SES ÉTUDES DE THÉOLOGIE À L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE, CÉCILE PACHE A ÉTUDIÉ UN SEMESTRE À LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE LA NEST (NEAR EAST SCHOOL OF THEOLOGY) À BEYROUTH. ELLE RACONTE SON EXPÉRIENCE.

« Venant d'une famille suisse ouverte sur le monde, c'est par DM-échange et mission que j'ai entendu parler de la NEST (Near East School of Theology). Avant même de commencer mes études de théologie, le désir secret de partir un jour au Liban était ainsi déjà né. Pourquoi le Liban ? L'envie de découvrir un peu du Moyen-Orient, mon intérêt pour la langue et la culture arabe, pour l'islam (dont différentes formes sont représentées au Liban, même si le chiisme est majoritaire) et pour le christianisme arabe – toutes ces communautés du berceau du christianisme que nous connaissons à peine, sont des éléments qui m'ont poussée à me tourner vers le Liban. Ainsi, la présence d'une faculté de théologie protestante à Beyrouth représentait une opportunité exceptionnelle.

La NEST, par son caractère intimiste et sa localisation exceptionnelle en plein centre-ville, est un lieu très accueillant non seulement pour les étudiants du Liban mais aussi ceux de Syrie, d'Arménie, d'Afrique... Des étudiants allemands y viennent également, chaque année, dans le cadre d'un programme proposé par les facultés de théologie en Allemagne, « Studium im Mittleren Osten ». La NEST est donc habituée à recevoir des étudiants européens et sait parfaitement répondre à leurs attentes en proposant des cours spécifiques sur le christianisme ancien et sur les diverses communautés chrétiennes présentes au Liban et ailleurs au Moyen-Orient. Dans ce cadre-là, j'ai eu la chance de rencontrer des responsables des communautés assyrienne, arménienne orthodoxe, mélikites... et de partager avec eux, après avoir assisté à la célébration dominicale, des discussions

enrichissantes. Assister à la liturgie de communion de l'église assyrienne, qui se déroule en araméen, la langue de Jésus, a été particulièrement poignant.

Les étudiants de la NEST sont logés et nourris dans le bâtiment-même de la faculté, ce qui permet une bonne intégration. De plus, grâce à l'ouverture naturelle des Libanais, il n'est pas difficile de faire de belles rencontres en-dehors de l'Université. Mon séjour au Liban a donc été ponctué de visites touristiques, de shopping et de vie culturelle à Beyrouth, de fêtes entre amis (aspect qui fait partie de la vie au Liban !), de plage ; mais également d'un petit séjour dans un monastère grec orthodoxe, de week-ends dans un village, de visites et rencontres de communautés, et de moments de partages avec les étudiants.

Passer du temps au Liban, est synonyme de mélange et de diversité : vivre presque à l'occidentale à Beyrouth puis découvrir le mode de vie plus arabe des autres régions, croiser dans la rue des filles voilées et habillées tout en noir puis d'autres très coquettes, très maquillées et très sexy... La vie au Liban renverse tous les préjugés qu'on pourrait avoir. On s'attache vite à ce pays si riche, chaleureux où l'on se sent bien, tout simplement. » ■

CÉCILE PACHE

propos recueillis par Sylviane Pittet

NDLR : Depuis son retour en Suisse en 2012, Cécile Pache a intégré le comité suisse de l'ACO (Action Chrétienne en Orient). Une façon pour elle d'approfondir les relations avec les Eglises d'Orient. Pour plus d'informations : www.dmr.ch/echange-communautaire/action-chretienne-orient.html.



Cécile Pache, à Beyrouth, découvre le mezzé, ensemble de petits plats froids et chauds, spécialité libanaise.

« On s'attache vite à ce pays si riche, chaleureux où l'on se sent bien, tout simplement. »

Le Collège Protestant Français de Beyrouth

Témoignage chrétien, vous dites ?

DANS UN ENVIRONNEMENT FORTEMENT MUSULMAN, QUELLE PRÉSENCE CHRÉTIENNE AUJOURD'HUI DANS CE COLLÈGE HISTORIQUE DE PRÈS DE 1 700 ÉLÈVES OUVERT DEPUIS 1925 ?

Dans un pays où chaque communauté a son quartier, ses écoles, ses hôpitaux, son registre d'état civil, son système d'éducation (française ou américaine) voire ses périodes de vacances et sa gestion des jours fériés, le collège Protestant Français (CPF) se démarque et intrigue par ses particularités. Situé dans un quartier traditionnellement musulman, voisin de deux importantes universités américaines, le CPF propose une éducation française et laïque. Une laïcité adoucie certes, le *fait religieux* est encore enseigné au primaire et la priorité est donnée aux inscriptions d'élèves chrétiens - 90% des élèves sont musulmans ou druzes. Mais une laïcité pilier du règlement et de l'enseignement. Ici les signes extérieurs de religion quels qu'ils soient sont interdits et il n'y a aucun enseignement religieux dispensé, ni relation entre le pasteur et les élèves.

Le très actif *club solidarité* du collège qui mène toute l'année des actions de classes et partant du principe que la misère n'a pas de religion, a choisi d'aider des associations caritatives sans discriminations religieuses.

Ici on forme des esprits libres

Le CPF a l'avantage d'offrir aux élèves un espace de liberté loin des contraintes communautaires qui régissent toute la vie sociale libanaise. Le temps de leur scolarité au CPF, les enfants ne sont plus chiïtes, sunnites, maronites, protestants, orthodoxes ou druzes, ils deviennent des élèves, s'ouvrant au monde et à sa diversité, apprenant à se connaître et à connaître l'autre.



Au Collège Protestant Français de Beyrouth. «...garder espoir malgré toutes les difficultés!»

Au travers d'un questionnement respectueux, ils ont la possibilité de prendre de la distance par rapport à leur communauté, ses enseignements et traditions. Une enseignante du collège ayant suivi une partie de sa scolarité dans une *école religieuse* avant d'intégrer le CPF, m'a confié le sentiment de liberté qu'elle avait ressenti dès ses premiers jours au collège.

Liberté, tolérance, respect de l'autre et de son chemin de vie... Nous voilà au cœur de l'Évangile sans prosélytisme. Concluons avec les mots prononcés par une élève de terminale lors de son discours de fin d'études au collège...: «*Dans ce lieu j'ai appris beaucoup de choses : avoir l'esprit ouvert, connaître l'autre et l'accepter, admettre les différences, aimer mon pays et garder l'espoir malgré toutes les difficultés...*» ■

CHRISTINE LACOSTE
responsable prévention et solidarité



Enfants réfugiés syriens dans la plaine de la Bekaa au Liban. « Retrouver le sourire... »

Eduquer les enfants réfugiés

Face au stress, à l'anxiété, à la peur

QUAND CARITAS LIBAN SUIT PSYCHOLOGIQUEMENT ET AUSSI SOCIALEMENT LES PLUS JEUNES DES VICTIMES DU CONFLIT SYRIEN. TÉMOIGNAGE.

La moitié des réfugiés au Liban sont des enfants qui vivent dans la pauvreté et dépendent de l'aide pour la survie. Ce sont eux qui souffrent le plus de ce conflit et de ses déracinements.

Eux qui ont été obligés de quitter leur pays, leur école, leur maison, leur chambre à coucher et leurs jouets...se retrouvent sans support dans ce chaos.

Des enfants utilisés sur les lignes de front, blessés, sont renvoyés dans leurs familles sans aucun soutien. Beaucoup d'autres, en Syrie, sont enlevés et certains violés. Suivis psychologiquement mais aussi socialement par Caritas, ils présentent des symptômes de stress, d'anxiété et de peur. Non scolarisés en majorité, en raison de la situation économique désastreuse endurée par leurs familles ils travaillent actuellement. Un travail dangereux : la vente de rue en errant à Beyrouth. Dès trois ans, ils vendent des tissus, de la gomme ou des fleurs...Ou tout simplement, ils mendient. Souvent seuls, ils travaillent à toute heure du jour et de la nuit. Ils sont en proie au vol, à la violence physique et sexuelle et même au trafic.

Mohammad, un enfant de 11 ans, durant une activité psychosociale au camp – art thérapie et jeu de rôle – dit, avec les larmes aux yeux, que les agriculteurs préfèrent embaucher des enfants, car ils peuvent faire ce qu'ils veulent avec eux, les frapper, les faire travailler de longues heures. L'intervention de Caritas l'a bien

Des psychologues pour sensibiliser auprès des mamans pour les aider à mieux prendre soin de leurs enfants.

aidé. Ses parents reçoivent une aide financière pour son école et son papa, avec l'aide de l'assistante sociale, a pu trouver un travail à la municipalité dans un projet de cohésion sociale. En plus de ces misères, beaucoup de filles mineures sont vendues à des hommes qui profitent d'elles sexuellement, puis les délaissent, parfois enceintes, sans rien pour les soutenir.

Dans une activité psychosociale de marionnettes, **Rahaf, une petite fille de 9 ans**, exprime sa peur face à son père qui veut la marier pour toucher de l'argent. Une intervention urgente a été faite auprès de la famille pour avoir plus d'informations et protéger la fille. Avec le travail d'équipe entre assistante sociale et psychologue, Caritas a pu assister le papa financièrement et psychologiquement pour qu'il comprenne le danger de ce mariage précoce.

Les réfugiés Syriens et surtout les mères avec enfants peinent face à l'augmentation des besoins en produits de base quotidiens, en soins médicaux et psychologiques, en éducation. Aussi les psychologues à Caritas mènent des séances de sensibilisation auprès des mamans pour les aider à mieux prendre soin de leurs enfants.

Mme. F. qui pleurait toujours et frappait ses enfants sans cause, dit qu'elle se sent beaucoup mieux après ces séances. Elle ne s'énerve plus directement, se fait communicante avec ses enfants. Plus optimiste maintenant, elle participe même aux séances de coiffure du centre communautaire. Elle a retrouvé le sourire dans sa quête de nouvelles informations pour l'éducation saine de ses enfants. ■

MAUREEN MAHFOUZ
psychologue - psychothérapeute à Caritas Liban

Le New Ramsès Collège au Caire

Un îlot de tolérance

ETABLISSEMENT DU SYNODE DU NIL - LA PRINCIPALE EGLISE PROTESTANTE ÉGYPTIENNE -, VOICI LE LIEU LAÏQUE DE TOUTES LES COHABITATIONS ENTRE CHRÉTIENS ET MUSULMANS.



« Le NRC sis à la rue Lotfi Al-Sayyed, au cœur du Caire, un bâtiment moderne comme tant d'autres. »

Si à la rue Lotfi Al-Sayyed, le collège «New Ramsès» (NRC) n'a rien de spécial de l'extérieur. Un bâtiment moderne comme tant d'autres. Et, pourtant, il suffit de franchir le seuil du portail d'entrée pour savoir qu'à l'intérieur, il y a un autre monde. Un monde indescriptible. L'école prestigieuse qui accueille les enfants de la classe moyenne et aisée dépend du Synode Evangélique du Nil. En d'autres termes, l'établissement dépend de l'Eglise Evangélique ou protestante d'Egypte.

A l'accueil, votre œil est déjà surpris: musulmans et chrétiens se côtoient au quotidien. Le New Ramsès ne fait aucune discrimination au niveau de la sélection des étudiants ou des professeurs. De ce fait, vous verrez des femmes voilées aux côtés d'autres habillées beaucoup plus décontractées. Dans les salles de classe, comme dans les salles de professeurs, vous sentez souvent égarés par les icônes chrétiennes aussi bien que les versets coraniques.

Un étranger qui y débarque se sent souvent déboussolé. Même les responsables du ministère égyptien de l'Education Nationale n'arrivent plus à rien comprendre dès qu'il pose les pieds dans l'établissement. Comment cohabite tout ce monde aux idées contradictoires ?

Evaluer l'autre pour ce qu'il est

Une question à laquelle il paraît logique de répondre. Le New Ramsès Collège est plutôt un établissement laïque. Laïque dans un sens qui ne serait pas compréhensible pour la grande majorité des Français. Laïque non pas parce qu'il interdit de parler de religion ou de porter des signes religieux, mais parce qu'au contraire, il permet à chacun de pratiquer sa religion sans avoir pourtant le droit de juger l'autre. Juger c'est gêner. Gêner empêche de vivre normalement. Alors au New Ramsès, on arrête de juger l'autre, on l'évalue pour ce qui est, non pas pour ses croyances. D'où, ce naturel de voir une petite chapelle au troisième étage ainsi qu'une petite mosquée au quatrième. Des lieux de prière et de culte qui regroupent tout le monde. Normal aussi de voir sur les murs des versets bibliques ou coraniques. La raison est toute simple: on doit apprendre à vivre ensemble. Et, puis, les versets se rapprochent, se recoupent et font véhiculer le même message divin. Avec le même naturel, tout le monde fête au sein du collège les fêtes chrétiennes et musulmanes.

L'humanité gomme la différence

Dans les classes, vous voyez des petites têtes penchées vers le tableau. Les étudiants du NRC sont turbulents, parfois même de vrais casse-cou. Mais indifférents aux conflits religieux qui tiraillent la région du Moyen-Orient. Evidemment, ce n'est pas une utopie à certains moments, des discussions houleuses émergent, mais les professeurs ainsi que l'administration interviennent pour freiner cette tendance. Discussions



houleuses, mais de nature religieuses. C'est la politique qui s'impose souvent au cœur des débats, sauf qu'au Moyen-Orient politique et religion se recourent. Malgré deux révolutions, l'ascension des islamistes, puis leur chute, le NRC a su demeurer un îlot de tolérance abritant aussi bien les enfants ayant pour figure de proue le régime destitué du président Mohamed Morsi (Frères Musulmans) que les enfants des anti-Morsi. Sur les bancs, la haine cède sa place à la compassion. Professeurs et enfants pleurent l'assassinat des officiers de police ou d'armée: parfois, il s'agit de parents d'enfants étudiant dans l'établissement. Ensemble, ils tendent des mains aux enfants de Frères Musulmans qui sont derrière les barreaux. Et, la différence se gomme sous l'influence de l'humanité. L'humanité c'est ce qui tient debout l'établissement lorsque l'Egypte tourne dans tous les sens et que le Moyen-Orient brûle. ■

NESRINE CHOUCRI

chef du département français au Collège
journaliste au Progrès égyptien, quotidien francophone

L'ACO, partenaire du New Ramsès Collège, y envoie chaque année un lecteur de français. En 2014 - 2015, c'est Eloïse Deuker, étudiante en théologie à Strasbourg, qui occupe ce poste de service civique.



▲ « Il est naturel de voir une petite chapelle au troisième étage ainsi qu'une petite mosquée au quatrième. Des lieux de prière et de culte qui regroupent tout le monde. »

◀ « Au NRC, l'humanité c'est ce qui tient debout l'établissement lorsque l'Egypte tourne dans tous les sens et que le Moyen-Orient brûle. »

L'éducation d'enfants défavorisés

« Prendre ses droits »

AU CAIRE, UNE MAISON D'ENFANTS PROTESTANTE ACCUEILLE 76 FILLES COPTES DE 4 À 18 ANS ISSUES DE MILIEUX DÉFAVORISÉS. LA MISSION QUE S'EST FIXÉE LA DIRECTRICE ? DONNER TOUTES LES CHANCES DE RÉUSSITE À SES PENSIONNAIRES À TRAVERS UN ENSEIGNEMENT DE QUALITÉ ET UNE ÉDUCATION EXIGEANTE.



Cécile Cassassus, envoyée volontaire de l'ACO, lors d'une séance d'assistance scolaire. « Donner aux filles toutes les chances de réussite à travers un enseignement de qualité et une éducation exigeante. »

D'où viennent les filles accueillies dans la maison ? Pourquoi sont-elles placées auprès de Sœur Marie-Venise ?

Cécile Cassassus [envoyée volontaire ACO] : Leurs dossiers nous parviennent grâce au réseau chrétien. Les filles viennent notamment du Mokattam, le quartier des chiffonniers du Caire, ou de villages de Haute-Egypte. Elles sont issues de familles nombreuses avec des difficultés financières couplées à d'autres problèmes, avec la justice par exemple. On a plusieurs cas d'enfants qui n'étaient pas scolarisées comme les jumelles ou Mariam qui se retrouve à entrer en première année de primaire à neuf ans.

Quel est l'objectif premier de la maison ?

Le plus gros des moyens est mis dans l'enseignement. Il faut payer l'école, l'uniforme, les cahiers, les professeurs particuliers... Des volontaires sont engagés également pour l'encadrement scolaire, même s'ils ont aussi une fonction éducative.

Ainsi, la moitié des filles sont scolarisées dans le privé.

La directrice a fait le choix d'inscrire les filles à Saint-Vincent-de-Paul. Elle estimait que cela permettrait d'offrir plus d'opportunités pour ses pensionnaires,

d'autant qu'elles y profitent d'un enseignement bilingue arabe-français. L'enseignement y est de meilleure qualité que dans le public. Le frein, c'est que cette école n'accepte que les filles qui sont arrivées dès le jardin d'enfant. Ainsi, celles qui arrivent trop tard à la maison sont dirigées vers une école gouvernementale.

Comment se déroulent les journées ?

Les filles vont à l'école de 8 h à 14 h puis elles rentrent à la maison, se changent déjeunent et s'installent en salle d'étude de 16 h à 20 h. Elles ont énormément de travail scolaire et ce dès le jardin d'enfants. Il y a plusieurs difficultés par rapport au système français : la deuxième langue et des niveaux de programme plus élevés. Dès la deuxième année de jardin d'enfants on leur demande de faire des dictées par exemple.

Le système d'enseignement est donc bien différent du système français ?

Oui, et au début ça a été difficile de m'y faire. Pour Amgaad par exemple, qui était en préparatoire (collège) à mon arrivée, j'ai été agacée par la quantité de pages qu'on lui demandait d'apprendre. J'avais fait des fiches de révision. Le problème c'est qu'on ne lui demandait pas d'avoir compris la leçon. Elle a eu 2/20. Le système repose sur de l'apprentissage par cœur. Mais j'ai l'impression que ça commence à changer.

A la maison aussi les exigences sont très élevées.

C'est vrai, le niveau d'exigence est énorme, mais à hauteur de l'investissement. L'école coûte 4000 livres par an (un peu plus de 400 euros) par fille, alors on peut comprendre que Sœur Marie-Venise puisse se fâcher quand le carnet de notes n'est pas bon. Elle a tellement envie que les filles réussissent.

Elle les éduque, leur apprend la rigueur dans le travail. Les filles sont responsabilisées et participent aux tâches ménagères. Depuis toutes petites elles ont des responsabilités : laver leurs chaussettes par exemple. Sœur Marie-Venise donne beaucoup d'énergie ; elle s'occupe des filles comme si c'était les siennes.

Ainsi, au-delà de l'enseignement, c'est toute une éducation qui est offerte à ces filles.

Oui, Sœur Marie-Venise leur explique que c'est pour elles qu'elles participent aux tâches dans la maison. Et quand elles seront en âge de se marier, elles sauront tenir une maison, faire la cuisine... La directrice essaye aussi de leur apprendre d'autres choses comme tricoter, coudre, dessiner...

Que deviennent les pensionnaires après le lycée ?

Sœur Marie-Venise a pris la direction de cet établissement il y a 18 ans, il n'y avait plus qu'une poignée d'enfants à l'époque. La plupart des filles arrivent jusqu'à l'équivalent du baccalauréat. Celles qui ont quitté la maison se sont mariées ou on fait des études supérieures. Amgaad par exemple est actuellement à l'université française du Caire. Deux viennent de revenir de Corée où elles ont suivi des études d'ingénieur grâce à un partenariat avec une Église coréenne. Elles ont trouvé un emploi dans lequel elles gagnent dix fois plus que le salaire moyen. Cécilia est partie cette année elle aussi en Corée pour faire des études dans le secteur médical. Imane est devenue réceptionniste dans un hôtel. Marie est secrétaire dans un dispensaire, une autre est esthéticienne. Sœur Marie-Venise essaye de leur offrir un maximum d'opportunités.

Ca doit être frustrant lorsqu'une jeune fille qui a pourtant les capacités décide de ne pas poursuivre dans les études...

Très. Ça dépend des familles, mais souvent l'aboutissement pour une jeune fille, c'est le mariage. Mais je me dis qu'il y aura forcément un impact sur la génération suivante. Et puis, le fait d'avoir une telle éducation, de s'être intéressées à une autre culture à travers une autre langue, pour certaines même d'avoir eu la chance d'aller en France ça ouvre d'autres perspectives, c'est forcément bénéfique.



Deux résidentes au repas de midi. « Des filles issues de familles nombreuses avec des difficultés financières couplées à d'autres problèmes, avec la justice par exemple... »

Mais il y a parfois des filles qui doivent quitter la maison...

Si une jeune ne joue pas le jeu, ça risque de créer des problèmes dans la maison et de casser la dynamique de groupe. Certaines adolescentes ne se rendent pas tout de suite compte de ce que leur apporte la maison et aspirent à plus de liberté.

Comment est l'école dans leurs villages d'origine ?

Dans les villages, les parents ont parfois peur d'envoyer leurs enfants à l'école, c'est dangereux. Et en tant que chrétienne,

ce n'est pas toujours facile d'être intégrée dans une école majoritairement musulmane. De plus, les professeurs, mal payés, ne sont pas tous assidus. Magda en témoigne, elle se rend bien compte qu'elle sait plus de choses que sa cousine restée au village. Et Kirmina raconte la corruption qu'elle subissait : il fallait ramener du lait ou des œufs au professeur pour pouvoir entrer dans la classe...

Les premières diplômées donnent des idées aux autres...

Oui, Madeleine qui passe son bac veut devenir médecin. Mais il y a encore du travail à faire, puisque la plupart au lycée ne se croient pas capables de suivre un cursus scientifique. D'ici quelques années, les prochaines auront compris qu'elles ont toutes les possibilités.

Tous ces efforts portent désormais leurs fruits...

On peut mesurer le chemin parcouru quand on voit que certains parents sont analphabètes à tel point qu'ils ne savent pas signer et marquent les documents administratifs de leurs empreintes. Sœur Marie-Venise a une expression « prendre ses droits » : c'est ce qu'elle enseigne aux filles, ne pas baisser la tête, lutter contre les injustices. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR ANAÏS GREUSARD

envoyée volontaire ACO en 2014

L'ACO, partenaire de la maison d'enfants protestante du Caire, y envoie chaque année un ou deux répétiteurs. En 2014 - 2015, c'est Cécile Cassassus, psychologue, et Éline Ouvry, étudiante en théologie à Strasbourg, qui occupent ces postes de volontaires de la solidarité internationale.

Education et travail social

Bâtir la paix

DANS LES COULISSES DU CEOSS, UNE IMPORTANTE ORGANISATION COPTE ÉVANGÉLIQUE POUR SERVICES SOCIAUX.

Dans le vieux Caire, le café des Amis de la Révolution du 25 janvier 2011 : le jour symbole du début de la révolution marqué par la violence des forces policières. L'éducation à la non-violence est au cœur des formations du CEOSS.



ONG égyptienne basée au Caire, d'origine protestante, le CEOSS fait avant tout un travail axé sur un développement tous azimuts : aide aux petits agriculteurs, au pêcheurs, création de fermes expérimentales, soutien aux familles menacées, aux femmes, à l'enfance en péril, aide à la création de petites entreprises, micro-crédit...

A côté de cela, conscient du fait que le sous-développement est aussi et surtout une affaire de pauvreté culturelle, il a sa propre maison d'édition et a mis en place un forum de dialogue interculturel.

L'ACO, pour sa part, soutient un travail d'éducation du CEOSS. Il consiste en un cycle de formations pour la résolution non-violente de conflits, un peace building - bâtir la paix. Il a pour objectif de construire

un centre permanent à cet effet. Ce dernier projet a souvent été remis à cause de la situation politique instable et de problèmes administratifs, car dès qu'un organisme chrétien veut construire, les obstacles se multiplient. Et cela a été particulièrement vrai durant l'ère Morsi. Mais les formations, elles, ont continué, en intégrant des personnes compétentes venues d'horizons variés, comme la prestigieuse Université Al Azhar du Caire. Les bases théologiques ne sont pas négligées pour autant, puisqu'il y a également des cours bibliques. Ce peace building se décline en deux familles de formation, l'une à destination régionale et interreligieuse, l'autre destinée aux dirigeants des Eglises. En 3 ans, 200 personnes ont reçu une formation dans ce sous-programme. T.W.

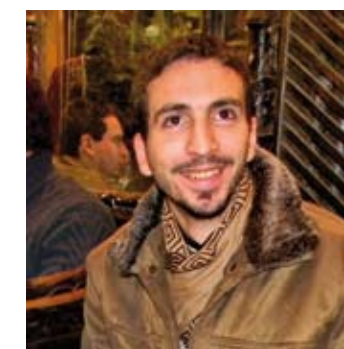
Des éducateurs à la non-violence témoignent

Magd el Khoury
palestinien, 24 ans, Centre palestinien pour les études et le dialogue des civilisations.

La formation m'a aidé à mettre en place une formation à la paix dans l'organisation à laquelle j'appartiens ou encore à travers le Conseil des Jeunes.

Nous avons dirigé une dizaine de débats pour les parents et une dizaine d'ateliers pour la jeunesse, une par mois. 650 individus ont été entraînés : 400 parents et 250 jeunes ! Et un groupe de jeunes formateurs a été mis en place. Au lieu d'embaucher des intervenants extérieurs, nous assurons maintenant nous-mêmes les cours.

Le changement que j'espère dans ma société est celui d'établir la paix. Il s'agit de clarifier la signification de mots mal compris dans les ateliers de résolution non-violente de conflits dans ses applications pratiques.



Magd el Khoury



Ragaa Ismail

Ragaa Ismail
soudanaise, 42 ans, directrice exécutive pour l'organisation *Ghayat pour le Développement et la Coexistence Pacifique*.

Le Soudan est une société très diversifiée et plurielle. C'est la raison pour laquelle il est très important de gérer cette diversité de telle manière à ce que tous puissent vivre pacifiquement ensemble, en répandant la culture de la paix, les principes de bonne gouvernance, la démocratie et la participation de tous à la vie sociale régionale.

Le monde est devenu un petit village, et la famille arabe est une petite famille. Notre devoir est de protéger cette famille. Par la collaboration, la solidarité, le travail en réseau, l'échange de l'information. Tout cela en mettant en pratique des valeurs et des compétences que nous avons acquises lors de la formation.

Kamal Makram
district de Minia, Egypte, 37 ans, enseignant en collège.

Mon rêve est de mettre en place un Centre de conseil spécialisé dans l'analyse et la résolution des traumatismes de la communauté environnante. Ma vision pour le futur est d'intégrer les mécanismes de résolution des conflits au cœur de la vie, en cherchant des alternatives à la violence et des solutions concrètes aux problèmes. J'espère pouvoir mettre en place une équipe communautaire pour transférer le savoir-faire et augmenter ainsi le nombre de personnes capables de bâtir la paix. ■

[extraits des rapports annuels 2012 et 2013 du CEOSS]



Quartier populaire de la place Attaba au Caire. L'aide à l'enfance en péril : une action prioritaire dans les programmes du CEOSS.



Kamal Makram

Enfances orientales



Mon Orient proche est le tien, Raffi, et celui de tes camarades, vous les joyeux enfants espiègles de la fourmillante banlieue de *Bourj Hammoud*, à l'écart des lumières de *Beyrouth*. Le refuge de toutes les minorités arméniennes, palestiniennes et syriennes aujourd'hui. Aux ruelles grouillantes d'humanité, aux saveurs de cardamome et aux notes de *doudouk*.

Mon Orient proche est celui de ta sérénité, Ziad, toi la druze au soir de ta vie. Au bout du couloir de ta maison des aînés de *Hamana*, dans les montagnes maronites, tu pries en serrant contre ton tablier la photo de ton fils émigré, qui, enfant, a essuyé les bancs de votre école villageoise et qui enseigne aujourd'hui le droit à l'Université de Nanterre.

Mon Orient proche est celui de ton sourire tranquille, Najla, toi la jeune institutrice d'*Ebel El Sagi*. Tu fais classe chaque matin aux enfants survivant dans le no man's land juxtant les tonnes de barbelés dressés jusqu'au ciel étoilé, face à la Galilée israélienne.

Raffi, Ziad, Najla... vous êtes au nombre des plus déchirantes images de ce Dieu vivant que l'on essaye depuis trop longtemps d'effacer dans votre pays où le sang coulé ne sèche jamais. Vous m'aidez à voir où est le vrai désastre et où est la grâce.

A vos côtés, je crois que la lumière se lèvera un matin tellement pure et vive au-dessus de l'étable de *Bethléem*, que le Levant sera tiré de son coma, comme au jour de la sortie d'Égypte. Que les cœurs se mettront alors à aimer...

ALBERT HUBER